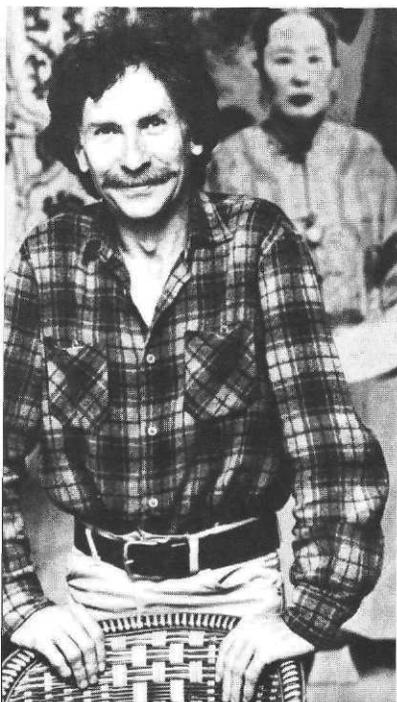


# TÊTE À TÊTE

**Jean-Claude  
Forest,  
de Barbarella  
à la bande  
dessinée  
pour enfants.**

Ph. Carlos Saldi



**P**ère de Barbarella, scénariste de Tardi, Jean-Claude Forest est une figure marquante de l'histoire de la bande dessinée européenne, qu'il a contribué à faire évoluer vers une plus grande maturité. Depuis deux ans, il s'occupe du département BD Okapi chez Bayard-Presses. A l'heure où la bande dessinée semble revenir vers les enfants, nous l'avons rencontré pour faire le point et parler du « Fantôme du Mandchou fou », histoire pour enfants qu'il a réalisée avec Didier Savard et couronnée à Angoulême.

Le Salon de la BD 1987 s'est penché sur les scénaristes et sur la bande dessinée pour les enfants ; Jean-Claude Forest semble tout indiqué pour évoquer ces deux questions.

Joie par les livres : *Que pensez-vous du retour proclamé de la bande dessinée vers les enfants ?*

Jean-Claude Forest : On devrait plutôt parler d'une reconstitution d'un public qui n'existe plus parce qu'il a été complètement négligé, sous-alimenté. Quand on va dans un kiosque et qu'on voit le malheureux rayon consacré aux publications pour enfants, c'est minuscule et un peu tartignolle, il faut bien le dire ! Connaissant les problèmes endémiques de la presse pour jeunes, des éditeurs ont essayé de lancer sans grand succès des journaux pour récupérer cette clientèle. En réalité, elle est désormais diffuse, insaisissable. Si l'on prend le cas d'« Okapi », le journal tire maintenant à 120 000 exemplaires et vend à peu près 80 000 exemplaires. C'est vrai que les ventes ont augmenté depuis que la part dévolue aux bandes dessinées est plus grande. Mais le succès d'« Okapi » ne tient pas uniquement à la bande dessinée. C'est un principe d'offensive générale, où la bande dessinée n'est qu'une composante. Le journal est alimenté par l'information, l'actualité et le divertissement.

La bande dessinée pour enfants est en train de remonter la pente. Il n'existe pas à l'heure actuelle de public suffisant pour permettre le lancement d'un nouveau magazine de BD pour les jeunes. Ça n'est pas encore mûr. Il y a d'autres facteurs, comme la masse de bandes dessinées que peut lire un jeune. Il y a peu d'albums qui lui soient interdits dans la production dite adulte, et puis il y a la quantité incroyable des albums déjà parus comme Tintin, Astérix, etc. Tout l'argent de poche de sa jeunesse ne suffira pas à acheter le dixième de ce qui lui est proposé !

J.P.L. : *Comment définiriez-vous la bande dessinée pour enfants aujourd'hui ?*

J.-C. Forest : *Comment définir une bande dessinée pour enfants ?*

Est-ce que ça existe vraiment ? Ce sont des questions que je me suis bien sûr posées quand on m'a demandé de m'occuper de la bande dessinée dans « Okapi ». On peut sans trop de risques apporter un élément de réponse : on peut envisager une bande dessinée pour petits enfants, mettons jusqu'à 10 ans. C'est vague, mais enfin... Passé cet âge, c'est une question de sujet. Après tout, les enfants sont à même de tout lire, de tout comprendre. Ils font eux-mêmes le tri de ce qui leur convient ou non. Ils font une sorte de sélection intuitive qui rend inutile toute censure.

Entre 12 et 14 ans, ils ont des problèmes de pudeur, qui n'existaient pas avant. Jusque vers 8 ans, ils lisent sans problèmes les « BD de cul » comme on dit. Après, ça se coince. Il y a une période où le sexe est assez mal reçu, directement en tout cas. A « Okapi », qui correspond à cette tranche, je m'attendais à une certaine « censure », des directives, etc. Ça ne s'est pas passé comme je l'imaginai — j'en suis d'ailleurs content. Le problème, c'est de trouver des auteurs, scénaristes et dessinateurs qui ont la sensibilité de cet âge-là. Quand ils l'ont, ils ne sont pas tentés de mettre des scènes de sexe ou de violence qui les auraient choqués à cet âge, ou qui choqueraient leurs enfants. L'imaginaire n'a absolument pas été sanctionné, et personne ne s'est senti coincé par des interdits.

La véritable contrainte, c'est de rester intelligible. Il faut faire attention à la construction des phrases, au vocabulaire. Dans ce cas de figure, je suis toujours tenté d'en mettre plus, de dépasser le vocabulaire courant qu'on emploie à cet âge-là. D'une part, je crois qu'il vaut toujours mieux tirer vers le haut, et d'autre part je garde le souvenir de mes lectures d'enfant : quand je ne comprenais pas un certain nombre de termes, je n'étais pas bloqué, j'étais flatté. Je considérais qu'on me prenait au sérieux.

J.P.L. : *Et ces contraintes de vocabulaire se retrouvent-elles au niveau du graphisme ?*

J.-C. Forest : C'est un peu la même chose. Quand on s'éloigne trop d'une certaine codification de l'image dite « réaliste », il y a, je crois, un décrochage. Il vaut mieux, bien sûr, que ce soit linéaire. Un flash-back n'est concevable que dans le cadre d'un épisode tel qu'il paraît dans le journal. Vu la formule d'« Opaki », ça devient quasiment impossible. On a quinze pages de bandes dessinées par numéro, dont on sait que six sont impérativement consacrées à un récit complet de caractère didactique — que j'essaie d'ailleurs de rendre le plus attrayant possible. Quatre pages sont dévolues à l'humour. Il reste quelque quatre à six pages qui se baladent. On doit donc adopter un découpage simple, bien marquer les chapitres,

*Enfants, c'est  
l'hydragon  
qui passe,  
Casterman.*



**« Quand je ne comprenais pas un certain nombre de termes, je n'étais pas bloqué, j'étais flatté... »**

*Mystérieuse  
matin,  
midi  
et soir,  
Dargaud.*



éviter de poser une question dont on doit attendre quinze jours la réponse...



Hypocrite,  
Dargaud  
(ainsi que page  
de droite, haut).

**« Le fantôme  
du Mandchou  
fou »  
a été un test  
pour les lecteurs,  
pour moi  
et pour  
la rédaction  
d'« Okapi ».**

J.P.L. : *Comment s'est fait le choix des auteurs pour « Okapi » ?*

J.-C. Forest : Contrairement à ce qu'on pourrait croire, depuis quelques années de nombreux dessinateurs avaient envie de dessiner pour les enfants. Je ne sais pas trop ce que ça voulait dire. Probablement retourner à un certain rêve, à un certain récit où il n'est pas nécessaire de faire des recherches de construction originale. Il y a quand même une inflation de recherche dans cette bande dessinée dite pour adultes, un peu mordante, dérangeante, racoleuse aussi, et pas toujours de façon satisfaisante ! Peut-être ont-ils fait ce que j'appelle de la « régression heureuse », ce droit de se parler à soi-même comme à un enfant. Beaucoup de dessinateurs avaient envie de ça.

Les trois compartiments BD d'« Okapi » ont nécessité trois types de recherches différentes. Dans la gamme des récits d'aventures, ça a été difficile car j'avais peu de temps pour faire la preuve de mes capacités. Le premier réflexe dans ce cas-là est de faire appel à des copains dont on est sûr, aussi bien pour la création que dans les rapports humains. J'ai donc fait appel à ces dessinateurs-là. Beaucoup n'étaient pas libres. D'autre part « Okapi » avait déjà subi une hémorragie de dessinateurs. Ça ne se passait pas comme ils le souhaitaient. Ce n'est pas un mystère : Bayard n'avait pas de politique d'albums, et sans album le revenu du dessinateur est diminué de moitié, sinon des deux tiers. J'ai dû ramer pour convaincre mes amis que ça valait le coup.

Pour la partie didactique, le problème des scénaristes s'est très vite posé. On trouve des gens de talent pour « raconter leur vie », c'est vrai. Ils possèdent un univers intéressant, ils le maîtrisent à peu près et sont capables de le traduire. Là où ça devient problématique, c'est quand on demande à des scénaristes qui écrivent assez bien de se comporter comme des artisans, c'est-à-dire de traiter un sujet. On leur dit : « Voilà la vie d'Edison, ou un épisode de la Longue Marche, peux-tu nous faire ça ? » J'aime autant vous dire que là, on en a bavé ! Pendant un an et demi, j'ai réécrit beaucoup de choses, jusqu'à ce que je trouve des gens vraiment bien, toute une équipe qui travaille maintenant avec moi. Pour ce genre didactique, le dessin doit être réaliste, mais aussi attractif, on ne peut pas prendre n'importe qui. Il faut être précis sans être servile, ce n'est pas évident. Là encore, j'ai commencé avec des copains, Gillon, Gigi. Je savais qu'ils « assureraient » dans le temps très court que j'avais. Dans l'intervalle sont venus des tas de dessinateurs nouveaux qui acceptent



La jonque fantôme  
vue de l'orchestre,  
Casterman  
(ainsi que page  
de droite, bas).

de jouer ce rôle, sans parler des grands professionnels qui sont parfaits dans ce rôle, comme par exemple De La Fuente, Frédéric Garcia, Lacroix, Armand.

Quant à l'humoristique, c'est aussi très dur, parce que ce que je souhaitais, c'est de l'aventure, la tonalité de Tintin, Zig et Puce. A cet égard Wasterlain est formidable parce qu'il a toutes les qualités de ces dessinateurs de la tradition franco-belge sans en avoir aucun défaut. Il a l'imagination, le talent, l'humour, l'intelligence. Il fait le genre d'histoires qu'on dévore dès qu'on commence à lire et qu'on reprend ensuite régulièrement et qu'on relit. Il n'y a pas d'âge, c'en est honteux ! (Rires)



J.P.L. : *Et « Le fantôme du Mandchou fou » ?*

J.-C. Forest : On m'a demandé de faire une histoire qui paraîtrait dès le premier numéro de la « nouvelle formule ». Et ça a été « Le fantôme du Mandchou fou ». Ça a été un test, et pas seulement pour les lecteurs et pour moi, mais aussi pour la rédaction. Je me disais : « Ce qui passera pour moi passera aussi pour les autres ». Je n'ai eu aucun problème. A la lecture du synopsis j'ai eu des réflexions sur le souci qu'ils avaient que ce soit compréhensible, comme de parler du Grand Timonier à propos de Mao Tsé Toung. Mais ça s'est estompé très vite.

J.P.L. : *Cette façon que vous avez de reprendre des thèmes disseminés dans d'autres de vos histoires comme la maison-labyrinthe, ou la cellule familiale qui est très présente chez vous, est-ce délibéré ?*

J.-C. Forest : C'est délibéré, mais c'est facile de tenir des propos délibérés quand on les radote depuis trente ans sans s'en rendre compte. Le thème de la maison dont on ne peut plus sortir, j'en avais fait une nouvelle avant même de voir « l'Ange exterminateur » de Buñuel. Je devais avoir 25 ans. Après, je crois qu'on a toujours tendance à rameuter sa phantasmagorie personnelle, à « revenir sur les lieux de son crime ». C'est vrai qu'il y a deux éléments qui me sont familiers : la maison et cette espèce de famille délirante. Ça m'a toujours passionné, ces situations hystériques où des gens réagissent comme s'ils n'étaient pas concernés, à côté de la plaque. Je me suis bien amusé à rendre ça. Les deux seuls qui sont à peu près normaux, dans le « Mandchou fou », c'est le marchand de bière, l'allemand, qui a quand même quelques éclairs de génie, et l'enfant, que je privilégie, bien sûr.

*Propos recueillis par Jean-Pierre Mercier  
(et Nicolas Verry)*

